

Amours, délices et...

Gilles Marcotte

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1991). Amours, délices et.... *Liberté*, 33(1), 120–124.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

GILLES MARCOTTE

AMOURS, DÉLICES ET...

Ce n'est pas, à proprement parler, un instrument de musique. C'est trop gros, trop grand, trop complexe. C'est autre chose. On ne joue pas de l'orgue comme on joue du violon, de la clarinette ou même du piano, car entre l'interprète et cette grande machine il ne peut exister de contact intime. Tout est action à distance, délégation. Il n'y a aucune proportion naturelle entre le geste posé par l'exécutant et le résultat sonore. Vous laissez tomber le doigt sur une simple note, vous effleurez du pied, délicatement, une barre de bois, et c'est le tonnerre, l'orage, le déluge. La force de vos muscles n'y est pour rien. Votre clarinette, votre violon, votre piano même vous appartiennent, bien que ce dernier voyage difficilement avec vous, mais non votre orgue. Il appartient à un édifice, dont il est inséparable. Vous ne jouez pas de l'orgue, en vérité; vous jouez d'un édifice, d'une église. Et la musique que vous jouez, avant d'être la vôtre, est celle de cette église. L'âme, le souffle de cette église.

Aussi commet-on un contresens lorsque, durant un concert, on se tourne vers l'arrière pour voir l'orgue, l'organiste. Je ne sais pas si vous savez comment c'est fait, une église. Devant, il y a le chœur, l'autel; c'est là que se trouve l'officiant et c'est de ce côté que sont tournés les fidèles, durant la cérémonie, quoi qu'il se passe à l'arrière, au jubé, à l'orgue. C'est pourquoi les lourds bancs de chêne, dans les églises respectables, sont fixés au plancher par une

absolue nécessité. Si vous vous tournez vers l'arrière trop souvent, vous risquez le torticolis, qui est une maladie de l'âme autant que du corps. D'ailleurs, vous ne voyez rien. Si, tout de même, le buffet de l'orgue qui est parfois joli, le plus souvent indifférent, avec sa grande quincaillerie de tuyaux. Mais l'organiste lui-même, non, il est soustrait à votre regard par la lourde console. La musique d'orgue, qu'il s'agisse de Bach ou de Litaize, de Reger ou de Widor, de Buxtehude ou de Franck, est faite en vérité pour être reçue derrière la tête, derrière les oreilles, comme un grand souffle qui vous pousse en avant, un peu malgré vous, vers le chœur qui est étrangement vide en ce moment à moins que des amateurs ne s'y soient introduits en fraude. Et tant pis si vous n'aimez pas ça, tant pis si la vue de l'autel et de ce qu'il représente vous exaspère, vous n'aviez qu'à ne pas venir, il y a des disques.

Par malheur, la grande église de l'oratoire Saint-Joseph, la grande baraque qui se trouve tout en haut, au bout de trois escaliers électriques, en passant par des salles décorées dans le style de l'art nouveau, et plus on monte plus la vue coupe le souffle, du côté nord mais surtout du côté ouest où s'aperçoit la grande nappe liquide du Saint-Laurent, par malheur donc cette grande église n'a pas de bancs inamovibles. Les dernières collectes n'ont pas été suffisantes sans doute, et la statue du frère André, en avant, à droite, voyez son regard sévère, vous reproche notre pingrerie. Au lieu de bancs inamovibles, on a des groupes de chaises réunies par des planches ou quelque chose du genre. *Ça peut donc bouger!* Et alors que je te retourne ça vers l'arrière, vers le buffet de l'orgue, que je te fasse un beau tapage, que je te puisse enfin écouter un concert d'orgue comme on écoute un concert de piano ou d'accordéon, les yeux vissés du bon côté, vers l'artiste, la vedette, le héros de la soirée! Moi, fidèle à mes principes, je refuse de participer au mouvement presque général. Et je me retrouve assis, mal à l'aise, face à des gens d'abord hilares, tout contents du bon tour

qu'ils viennent de jouer aux convenances, puis l'air faussement attentif, recueilli qu'on prend forcément quand on écoute un instrument aussi auguste que l'orgue et que, les chaises étant assez dures et la musique pas toujours passionnante, on a un peu hâte que ça se termine.

C'était du Franck. Aimez-vous Franck? Il était organiste lui-même, vous savez, essentiellement organiste, comme Anton Bruckner. Sa *Symphonie*, c'est de l'orgue; son *Quintette* pour piano et cordes, ses pièces de piano, tout le reste, sauf peut-être les *Variations symphoniques* et encore, c'est de l'orgue toujours, plus ou moins adapté, laïcisé, peut-être amélioré. Je n'ai jamais pu me faire l'oreille tout à fait à ses grandes pièces d'orgue, avec leurs grands paquets de sons mollement arrimés les uns aux autres, de la ouate sonore. Marcel Dupré en jouait assez souvent, au début des années soixante, au grand Cavallé-Coll de l'église Saint-Sulpice à Paris, après la grand-messe du dimanche. Il y avait encore de l'encens dans l'air. On entendait des bruits de chaises, de pas, des murmures, les fidèles s'en allaient. Quelques-uns restaient, comme Lise et moi, avec les enfants qui avaient quand même des fourmis dans les jambes, et nous nous laissions envahir par cette grande musique informe. Puis après, affamés, nous allions déjeuner chez Doucet. Avions-nous écouté de la musique? Peut-être pas. Du son, oui, beaucoup de son.

Je ne sais si c'est à cause de Raymond Daveluy, du Beckerath de l'Oratoire qui est fait pour jouer du baroque, de l'église même qui semble être une caisse de résonance assez revêche, mais je dois vous dire que la musique de César Franck, ce soir-là, *sonnait le diable*. C'était dur, confus, difficilement écoutable. (Les auditeurs, en face de moi, avaient quand même l'air ravi, je vous assure, et ils ont applaudi très fort à la fin, comme à un vrai concert. Les applaudissements ne sonnaient pas mieux que la musique). Alors je me suis évadé, j'ai laissé revenir en moi quelques souvenirs d'orgue; et ce n'étaient pas des souvenirs de

concerts, non, plutôt des musiques de circonstances. C'était le Dupré de tout à l'heure, vapoureux, enveloppant, dans la grande nef de Saint-Sulpice. C'était, à Saint-Eustache, Jean Guillou déclenchant le tonnerre et les éclairs de ses folles improvisations, souvent de mauvais goût mais si puissantes, si bien accordées aux dimensions extravagantes de l'édifice, qu'on en frissonnait presque de peur. C'était, à Notre-Dame-des-Neiges l'autre jour, l'étonnement d'entendre du Messiaen et d'en recevoir le message dans les conditions mêmes qu'il fallait. C'était, il y a quelques années, à Saint-Viateur d'Outremont, Bernard Lagacé faisant sonner un Brahms bouleversant, à la mémoire d'un ami très cher qui avait, du musicien allemand, la connaissance la plus exacte et la plus savoureuse.

Je m'aperçois, en composant cette litanie de souvenirs, que l'orgue me touche vraiment quand il me prend par surprise, hors des circonstances purement musicales, quand je ne l'attends pas. Je suis à Troyes, il y a deux ans. C'est l'automne, un automne très beau, très doux, et je visite la cathédrale. À cette saison, il y a très peu de visiteurs; à cette heure, moins de fidèles encore. Je goûte l'intense plaisir de me promener dans tous les coins, presque seul, sans me soucier de m'instruire, d'apprendre ce qui est du douzième ou du quatorzième siècle, ce qui a été restauré ou pas, simplement heureux de voir, ou plutôt d'être là, dans cet espace, cette demeure, ce bonheur que je ne mérite pas. Et tout à coup, l'orgue. C'est l'organiste du lieu, ou un étudiant; plus probablement le premier, car il ne fait pas des exercices mais il essaie des choses, quelques mesures puis il reprend ailleurs. L'orgue ne chante pas; il ne fait que signaler sa présence, sa disponibilité. Je voudrais parfois que ça continue un peu plus longtemps, qu'une phrase musicale se développe et peut-être même se termine, mais j'ai tort, c'est mieux ainsi, incomplet, inachevé, ces bribes de musique conviennent à ce que je fais, à ce que je suis ici, essayant ma frêle attention sur un morceau de vitrail,

puis sur une statue, puis regardant l'ensemble et revenant aussitôt à un détail... Bientôt, j'entends un couvercle qui se referme et des pas qui s'éloignent, dans le jubé. Ces quelques accords de l'orgue n'ont pas brisé le silence. Ils l'ont, en quelque sorte, vérifié.

Claudiel n'aimait pas l'orgue. Il disait: «La fonction de l'orgue est d'empêcher de prier: il y réussit parfaitement. L'orgue est à la musique ce que la religiosité est à la religion.» C'est dans son Journal, septembre 1929. Il écrivait cela aux États-Unis, où il avait peut-être un besoin particulier de prière. Quelques semaines plus tard: «Dentiste, oculiste, bientôt les oreilles. Un corps qui se démolit.» Les choses vont s'aggraver: «Avertissements corporels, cette oreille qui souffle comme une soupape pour dire que quelque chose va mal.» C'est ça. L'orgue lui faisait mal à l'oreille, et par là à l'âme, qui n'est pas loin. Il dit: l'orgue, en général, et non pas telle musique. Que celui qui n'a jamais été dérangé, embêté, encombré par l'orgue lui jette la première pierre... Mais je pense au choral de Bach, *Es ist genug*, que cite Alban Berg dans son *Concerto à la mémoire d'un ange*. Le texte signifie à peu près: c'est assez, Seigneur, assez de cette vie, je suis prêt à la quitter, à Vous rejoindre. Il me semble qu'à nulle autre musique que celle-là, venue de l'orgue, je n'oserais confier, déléguer ma prière. Je veux dire: ma difficulté à prier, mon absence même de prière, qu'une telle musique devrait racheter.